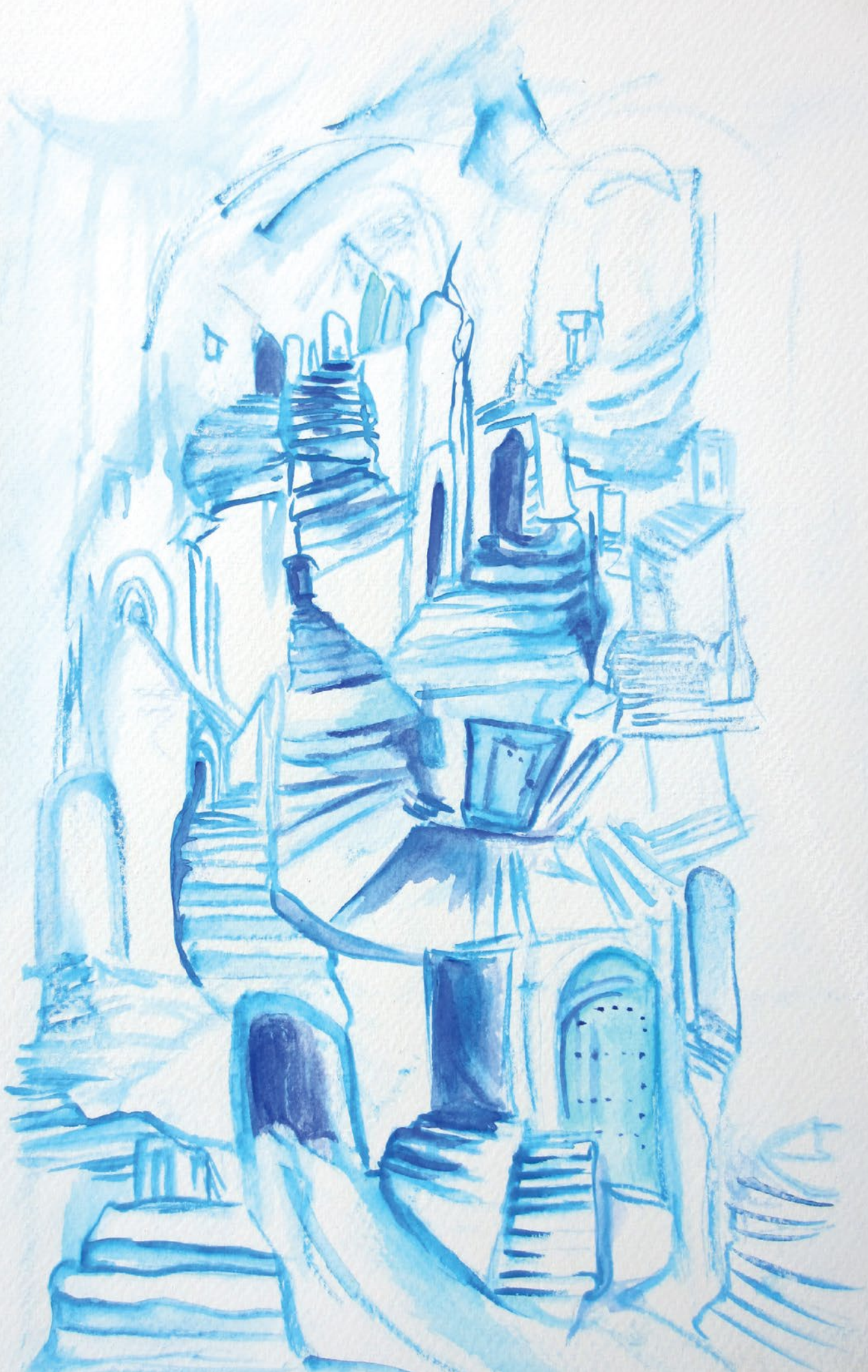
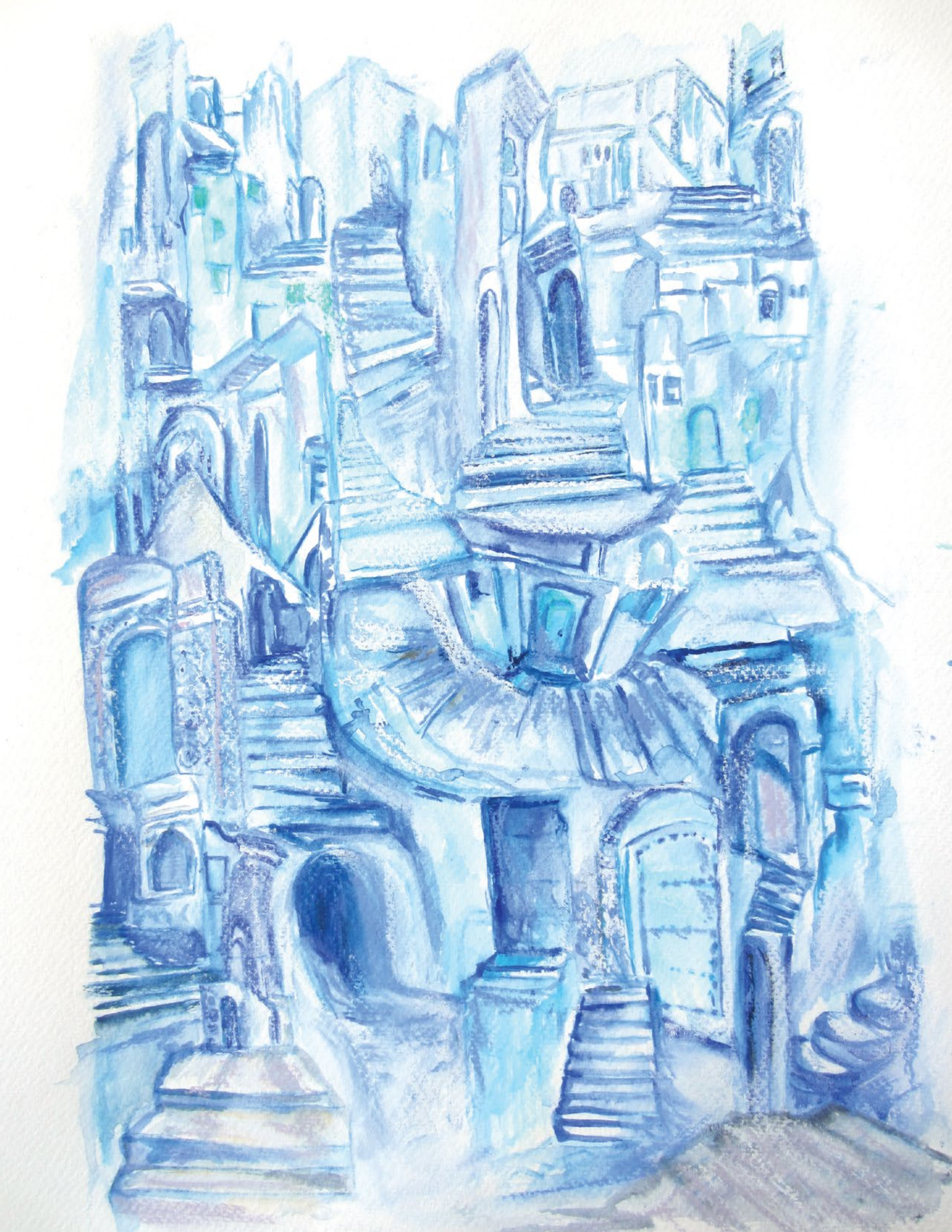
Geneviève St-Amour

Chefchaouen Bleue... mais bleue !

Conte illustré

Les aventures de Mathilde au Maroc





Geneviève St-Amour

Chefchaouen
Bleue... mais bleue !

Conte illustré

Les aventures de Mathilde au Maroc

Aquarelles : YanikKA
Illustrations : François Labelle
Corrections : Sylvie Brisson
Relecture : Kim Francœur
Mise en page : Alejandro Natan

ISBN imprimé : 978-2-9818995-0-7
ISBN numérique : 978-2-9818995-1-4
© Geneviève St-Amour

Je voudrais remercier tendrement ma précieuse Mathilde pour m'avoir insufflé ce voyage littéraire fabuleux! À mon époux, François Labelle, j'offre également le plus enveloppant des remerciements pour son amour constant, son soutien, son perfectionnisme et son grand dévouement. Je remercie Yannick Auclair pour son amitié, son immense talent d'artiste, pour sa passion et la détermination qu'elle a mise dans ce projet. Un gros merci à une amie, Sylvie Brisson, pour l'amour de la vie et des mots que l'on partage et pour le soin particulier qu'elle a déployé dans la correction finale de ce conte. J'aimerais remercier Kim Francœur, fidèle lectrice depuis mes débuts. Elle a, non seulement, cru en moi dès mes premières lignes mais, par ses commentaires généreux, elle a su me fabriquer les ailes dont j'avais besoin pour m'envoler un peu plus haut, un peu plus loin… Alejandro Natan, je rends grâce à ta patience à l'égard de mon caractère d'artiste passionnée! Ton écoute, la qualité de ton travail ainsi que ta renversante rapidité d'exécution m'ont impressionnée! Et finalement, merci à Noa et à Anoukie, mes chéris, pour m'avoir encouragée à mettre parfois de côté les lessives et autres obligations de cet ordre pour pouvoir réaliser l'un de mes rêves… Donc merci, merci, merci à vous tous…

« Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles, mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore plus longtemps, comme des âmes à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. »

Marcel Proust. Du côté de chez Swans. À la recherche du temps perdu.

Pour toi, qui m'as dit un soir, alors que tu avais tout juste trois ans :
« Moi, je veux une histoire pleine de théières ! ».

Chapitre premier

Il y a vingt ans, j'en avais sept… et toi quarante-sept

J'adore regarder les chats jouer… Comme celui là-bas, qui s'enfuit à toute vitesse, avec une pantoufle en cuir marron sous la dent… Et l'autre, plus loin, qui s'amuse à donner des coups de griffes dans les pompons colorés enjolivant un chapeau de palmes oublié dans l'escalier. Ici, dans les ruelles de Chefchaouen, on dirait bien que l'on croise plus de chats que d'êtres humains ! En ce moment, il y en a même un qui s'est endormi dans les volants de ma jupe, la petite patte de velours posée sur ma cuisse. J'aime bien l'écouter ronronner… Ça fait courir des petits frissons sur ma peau… Je sens que je vais passer de belles vacances dans cette ville du nord du Maroc, lovée au creux des montagnes du Rif ! Je viens tout juste d'arriver avec mes parents. Ils m'ont laissée folâtrer avec les chats dans la ruelle pendant qu'ils allaient vérifier si notre chambre était libre. Maman est vraiment emballée par ce voyage ! Ça fait des années qu'elle rêvait de revenir au Maroc pour déambuler dans ce village qu'elle n'avait pas eu le temps de visiter lors de son premier périple au Maghreb et aussi pour dormir à la *Casa Perleta*, cette maison d'hôte traditionnelle, située au cœur du vieux quartier. Je comprends pourquoi maman disait que nous allions vivre ici « la vie en bleu »… Et surtout, pourquoi dans ma valise, elle a insisté pour qu'il y ait au moins trois robes de cotonnade bleue, deux vestes de laine de cette même coloration, une blouse bleue, des jeans bleus, des bijoux et barrettes bleus, et même des chaussures bleues ! C'est que maman, qui est photographe-reporter, adore quand le mariage des couleurs est en parfaite harmonie. Dans ce petit coin du Maroc, elle est certaine d'être servie car, autour de nous, tout semble être vraiment bleu. Un bleu indigo qui joue de ses nuances rêveuses sur ses ruelles, ses escaliers, ses maisons, ses portes, ses fenêtres, son ciel, ses montagnes et même ses oiseaux ! Bleu, bleu, bleu… Ma mère avait raison de dire que Chefchaouen m'apparaîtrait magique, car ce lieu enchanté fait déjà valser mon imaginaire !

Cependant, un chuchotement provenant de derrière moi me sort de mes rêveries :

— Pssit… pssit… Je me retourne et j'aperçois une petite fille d'à peu près mon âge se tenant à l'entrée d'une maison. Elle me sourit en me tendant une orange. Je m'approche d'elle en la détaillant. Elle semble gentille. Elle porte une jolie robe lavande et un petit foulard assorti recouvre ses cheveux. À ses pieds, qui sont enveloppés dans des pantoufles

comme celle que le chat mâchouillait tout à l'heure, il y a un panier d'osier rempli d'oranges. Mes yeux sont tellement habitués à ne voir que du bleu, qu'ils s'arrêtent un instant sur l'image orange de ces oranges qui me semblent plus orangées qu'à l'habitude. Presque fluorescentes ! Je suis maintenant plus proche de la petite Marocaine et je lui souris. C'est alors qu'elle me lance le fruit, affolée, et se met à courir dans la ruelle, en direction opposée. Surprise, je ramasse l'orange, sans comprendre sa réaction, ainsi que le panier qu'elle a renversé dans sa fuite et essaie de la rattraper pour les lui remettre. Cependant, cette petite bédouine court si rapidement, que j'ai du mal à ne pas la perdre de vue. On dirait bien qu'elle connaît tous les détours de sa cité et ses innombrables cachettes.

Ainsi, avec ce bleu doux, minéral et profond, qui s'étale partout et se glisse même sous mes talons, je découvre un labyrinthe incroyable de ruelles et d'escaliers coulant dans tous les sens, montant et descendant sans cesse. Bien que nous soyons entourés de montagnes et très loin de l'océan, j'ai l'impression étrange de voguer entre ciel et mer dans cette vieille cité fluide, où tous les courants finissent par s'entremêler, se confondre, m'immerger. Les murs, parfois percés par de jolies fenêtres grillagées, se prolongent d'une maison à une autre, de sorte que l'on ne sait pas toujours où la maison commence exactement et où elle se termine. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a pas de séparation visible, pas de clôture pour dire : « ici c'est chez moi et ici c'est chez toi ». La cité entière semble être une seule et même demeure avec un toit commun en plusieurs étages. J'aime imaginer que les ruelles que je parcours sont les couloirs de cette immense maison et que chacune des portes que je croise mène à l'une de ses pièces ou à l'un de ses jardins secrets…

Mais, il faut que j'oublie le décor et me concentre sur la fillette qui file et se faufile. Parfois, son rire amusé me parvient et je croise brièvement ses yeux noirs espiègles. Je comprends depuis peu qu'il s'agit d'un jeu. Elle veut que je la pourchasse et c'est ce que je fais en perdant quelques oranges en chemin. Après un moment, je remarque que les quelques oranges égarées sont devenues l'amusement d'une dizaine de chats qui font maintenant, eux aussi, partie de la poursuite.

Arrivant, à bout de souffle, devant une placette où chante une fontaine, je m'arrête une minute, ressentant l'envie soudaine de m'y abreuver. Une demi-seconde plus tard, le panier d'oranges est déposé sur le rebord de son bassin et j'y plonge les mains, en formant une coupole, afin de porter à ma bouche ce bol d'eau fraîche, qui a un goût particulier de fleurs délicates et d'agrumes. Je fais ensuite un tour sur moi-même pour m'apercevoir que je suis perdue. Je ne vois plus la petite fille en fuite. Et les chats, jouant avec les oranges comme avec des balles de laine, ne sont plus de l'image non plus. Je suis inquiète soudainement. Comment vais-je retrouver la *Casa Perleta* ? Alors que je songe à tout cela – ne comprenant pas comment j'ai pu être aussi étourdie et songeant déjà aux réprimandes qui m'attendent –, un bruit épouvantable provenant de derrière la fontaine me fait sursauter. Mon cœur bat la chamade, mais j'avance quand même, armée d'une orange, prête à la lancer de toutes mes forces sur l'animal ou l'individu qui tente de m'effrayer.

Paraissant désolée, la petite Marocaine sort de sa cachette en haussant les épaules, comme si elle voulait s'excuser de m'avoir fait peur, alors qu'elle ne voulait que rigoler. Cette fois-ci, elle me tend un quartier d'orange en forme de petite chaloupe et nous accostons ensemble, contre la fontaine, pour laisser nos papilles naviguer dans le flot sucré, légèrement acidulé, de ce fruit du Maroc, que je connais depuis des lunes, qui a bercé ma tendre enfance et que, pourtant, j'ai l'impression de goûter pour la toute première fois, tant il émoustille mon palais ! Échouée avec elle dans l'oasis de silence que nous offre l'heure de la sieste, je sens la tranquillité m'envahir. L'inquiétude d'être perdue s'est complètement dissipée… Je me sens bien avec cette inconnue au visage basané, aux lèvres roses qu'elle remue timidement pour dire enfin :

— Amira.

Et moi je lui réponds :

— Mathilde !

Autre long silence, que je brise en ajoutant :

— C'est beau ! Beau chez toi !

Elle me regarde de ses grandes pupilles noires brillantes qui ne comprennent pas un mot de ce que je dis. Et nous éclatons de rire à ce moment-là. On ne se comprend pas, mais on sait qu'on aimerait se comprendre. Elle est ma nouvelle amie. Ma première amie marocaine.

Amira met sa petite main cuivrée dans la mienne pour m'entraîner encore dans une suite de ruelles en pente. L'une d'elles, plus pentue que les autres, se transforme soudainement en escaliers. Mes yeux s'ouvrent plus grands, séduits par ce qu'ils capturent ! Sur les murs qui bordent cet escalier s'accroche une multitude de pots à fleurs de toutes les couleurs, où poussent oeillets multicolores et plantes miniatures. Ces pompons de fleurs ressemblent à ceux qui bordent, ici, les contours du chapeau traditionnel. Justement, un groupe de vieilles marchandes ambulantes, rassemblées autour d'articles qu'elles brocantent, le portent fièrement au sommet de leur tête, par-dessus le linge blanc qui leur enveloppe joliment les cheveux. À leurs pieds, qui sont emmitouflés d'abord dans des chaussettes puis dans des claquettes, s'éparpille ce qui compose l'éventaire qu'elles bazardent : figues de barbarie, menthe fraîche, oranges, tomates, fromage de chèvre ainsi que breloques et amulettes diverses. Elles sont mystérieuses, captivantes, attirantes… semblant sortir d'un autre monde, d'une autre époque… J'aime bien ce que mon amie désigne comme étant le « mendile », ce tablier blanc aux rayures rouges qu'elles nouent sur leurs hanches par-dessus la multitude de jupes longues qui les emmaillotent. Leur costume folklorique, hautement coloré, semble avoir été bricolé par des enfants. Je le trouve tellement original ! Je détaille ces Chaounias un moment du regard, puis je reprends ma route, une figue entre les dents.

Je remarque qu'il y a des paniers qui débordent de trésors sur chacune des marches. J'aime surtout ces vieux bijoux en argent, qui scintillent sous les rayons du soleil et ces petits miroirs décorés de céramiques couleur corail, citron, bleu profond… Nous montons l'escalier qui semble s'étirer jusqu'au ciel, n'en finissant plus de m'éblouir de par les richesses qu'il expose et nous débouchons sur une autre ruelle. Celle-ci est spectaculaire, avec sa toiture en feuilles de vigne qui crée une magnifique dentelle d'ombres et de lumières sur le bazar en pleine rue. L'endroit s'anime pour les quelques touristes et pour les habitants du village. Ce souk, grouillant de vie, d'odeurs variées et de couleurs vives, propose tellement d'objets divers que je ne pourrais pas tout détailler sa marchandise d'un seul regard. Les objets occupent chaque parcelle d'espace disponible ; il y a des étals à même le sol, tout le long de la ruelle. Et, sur les murs, sont accrochés des centaines de tapis aux joyeux coloris, des assiettes aux motifs enfantins, des sacs en paille tressée ou en cuir hautement coloré, des robes pour fillette, pour femme et même pour homme ! Sans compter les nombreux étalages présentant les pantoufles de cuir multicolores que j'adore et que mon amie appelle affectueusement des « babouches ». Le vent fait danser les foulards et voilages translucides que les marchands ont suspendus à la toiture de feuilles et dans lesquels nous serpentons follement, prenant plaisir à nous enrouler dans ces tissus délicats, à nous emmêler à leurs couleurs vibrantes, à nous embobiner à leurs fils d'or ensoleillés… Et puis, il y a des tables qui disparaissent sous d'étonnants sacs de pigments de couleurs rose corail, bonbon ou saumon, lilas, bleu ciel, vert tendre ou melon, jaune crémeux, mandarine, canari ou citron… Les teintes des pyramides d'épices surprennent aussi l'oeil ; leurs formes de cornets me rappellent les vitrines alléchantes des marchands de glaces. Chaque porte dans ce bazar me donne également l'impression de s'ouvrir sur une boîte de macarons variés. Tant de couleurs, de saveurs, de parfums divers ! Un délice pour les sens !

Cette ville entière semble exister pour charmer l'enfant ! Ou pour charmer l'adulte qui a su garder précieusement son cœur d'enfant ! Et dans le même ordre d'idées, quand j'y pense, à vol d'oiseau, on pourrait aussi imaginer que les murs de la médina ont tous été saupoudrés d'un sucre bleu, façon barbe à papa, ou encore que ses habitations sont de gros morceaux de gâteaux empilés les uns sur les autres, recouverts d'une généreuse couche de glaçage à la myrtille…

Toutes ces allusions à la nourriture me font penser que j'ai peut-être le ventre creux. Je m'arrête devant l'écriteau en arabe d'un restaurant sur lequel se dessine une table remplie de mets, qui ont l'air délicieux, et le pointe à mon amie qui saisit tout de suite ce dont j'ai envie. Pour pénétrer dans l'établissement, nous passons à travers le rideau de billes de bois qui fait office de porte. En arrivant de l'autre côté, dans une pièce sombre, nous restons sur place un petit moment pour donner à nos yeux la chance de s'habituer à cette absence, presque totale, de luminosité, qui nous donne l'illusion étrange d'être aveugles. Quel contraste avec le ciel ensoleillé, sous lequel nous virevoltions quelques secondes plus tôt. À pas comptés, nous nous dirigeons vers la seule lanterne allumée ; celle-ci repose au fond de la pièce, sur une table basse entourée de coussins posés à même le sol. Une serveuse surgit de sa cuisine en dénouant son tablier et nous invite à nous installer. Une poignée de minutes plus tard, comme si elle avait lu dans mes pensées, elle dépose sur la table basse un grand plat bleu en terre et me sourit en lui retirant son couvercle triangulaire. J'ai l'eau à la bouche en humant les merveilleuses bouffées d'épices qui se dégagent de la montagne de grains dorés fumants, recouverts de légumes colorés et de morceaux de viande. On

appelle ce type de plat un « tajine ». C'est ce que la dame m'explique de son étonnant français, tout en arrosant le met d'un bouillon odorant. Puisque c'est la première fois que je croise ici quelqu'un qui parle ma langue, j'en profite pour échanger un peu avec elle, tout en dégustant ce repas qui met mes papilles en fête ! Ainsi, j'apprends que la cité doit son nom au mot « achawen » qui signifie « les cornes », en référence aux impressionnants sommets montagneux qui l'entourent. La conversation me plaît et je resterais bien encore un moment pour goûter à un dessert ou deux, mais la vue d'une étrange vieille dame me fait changer d'idée soudainement. Elle s'approche de notre table en tanguant, tout en nous pointant du bout de sa canne, comme pour nous accuser de quelque chose. Je peux lire la panique dans les yeux d'Amira qui me fait signe de la suivre à l'extérieur de l'établissement. C'est ce que je m'apprête à faire quand la vieille femme nous barre le chemin de sa canne tordue et nous force à nous rasseoir. L'inconnue me regarde au fond des yeux, d'un regard noir qui frôle la folie, alors qu'elle s'adresse à Amira. Mon amie me traduit les paroles de la dame, celle-ci prenant l'aspect physique d'une sorcière malfaisante dans mon imaginaire. L'histoire qu'elle lui raconte à mon intention me glace le sang. Il paraît qu'autrefois, Chefchaouen était interdite aux étrangers, et surtout aux chrétiens, sous peine de mort ! La vieille dame pose sur ma cuisse une main tremblante couverte de rides et de veines si bleutées, qu'on croirait que toutes les ruelles sinueuses de sa cité ont fini par s'y imprimer. Et comme si elle cherchait à me prévenir d'un grand danger, elle me répète qu'à l'époque, seules quelques personnes de ma religion étaient parvenues à s'y introduire, dont un explorateur qui avait dû se déguiser pour passer inaperçu. Nous sommes terrorisées par son récit, par elle ! Heureusement, notre serveuse surgit de nouveau de sa cuisine en chantonnant et chasse gentiment la dame. Celle-ci disparaît derrière le rideau de billes en nous lançant une dernière oeillade de mise en garde.

— C'est Fatima, la doyenne de Chefchaouen, s'empresse de préciser notre serveuse. Elle n'a plus toute sa tête, la pauvre. Ne faites pas attention à ce qu'elle raconte. Allez plutôt dans le jardin. Je vous apporterai deux jus *Beldi* et des biscuits.

En longeant un étroit corridor sombre et humide, nous débouchons sur une surprenante petite cour intérieure ensoleillée où des chats font la sieste sous les tables à café. Une mélodieuse fontaine offre le seul point de fraîcheur de cette plaisante courette inondée de lumière. Cet endroit tranquille et cuisant me procure un immense sentiment de douceur et de plénitude. Lorsque le jus laiteux nous est servi, avec ses biscuits sablés à la confiture, plusieurs chats grimpent sur notre table pour s'emparer de quelques miettes et pour laper, à même nos tasses, un peu de ce délicieux breuvage constitué d'avocats, de dattes, d'amandes et de lait. Loin de nous importuner, je dois avouer que ces chats nous font passer un moment des plus rigolos !

Après tous ces instants délicieux, nous reprenons nos errances dans la vieille ville, guidées par ma curiosité pour le méconnu : d'autres images, d'autres colorations, d'autres odeurs, d'autres murmures et voix en langue étrangère, d'autres détails inusités… Cette quête surprenante me conduit d'abord dans une vieille bouquinerie où nous nous arrêtons pour plonger dans les reliures dorées de quelques vieux manuscrits précieux. Puis, arrivant dans un quartier plus loin qui annonce *Ras-El-Maa,* c'est au tour de nos pieds nus de patauger dans les nuances fraîches d'une étroite rivière qui jaillit de la montagne et forme de petites cascades, où quelques femmes sont venues lessiver paisiblement et où des

enfants rieurs se baignent tout habillés. Non loin de ces gens, au beau milieu de la rivière, un café a déposé des tables et chaises de jardin. Un petit groupe d'individus y est attablé, les chevilles dans l'eau, autour d'un pichet de jus frais et d'une corbeille de pains plats. Quelques oies tournent autour des tables, en espérant picorer quelques miettes. Mes yeux reviennent aux Marocaines, qui lavent leurs draps, leurs vêtements et même leurs tapis, en les pétrissant dans de grandes bassines colorées. J'aime les gestes vifs, mais gracieux, qu'elles exécutent pour rincer leur lessive, déversant sur elle une procession de seaux d'eau claire. Pour les tapis plus lourds, elles les laissent simplement s'immerger dans l'eau. Ces derniers ondulent au fond de la rivière, créant ainsi un spectacle aux couleurs surnaturelles et l'illusion d'un salon subaquatique, espace intime de rencontres féminines. D'ailleurs, nous voilà, sautant d'un tapis à l'autre pour nous déplacer entre ces femmes qui s'amusent bien de notre folie.

Notre périple nous conduit ensuite le long des ruelles jusqu'à la place centrale, que l'on appelle *Outa El-Hammam,* entourée de cafés, de restaurants et surplombée d'une superbe mosquée, dont la tour octogonale fuse très haut vers le ciel. Voilà où, pratiquement, toute la population se rassemble, me dis-je intérieurement. Les gens semblent surtout là pour bavarder et se détendre dans ce cadre magnifique où s'élève gracieusement la coupole d'Allah. Quelques touristes, affublés de lourds sacs à dos et d'immenses appareils photo, s'activent à prendre des clichés de l'architecture et de la vie locale. Plusieurs enfants sont de l'image, s'amusant à jouer à la balle, au ballon, à courir après un cerceau roulant, à jouer aux cartes sous un gigantesque sapin ou aux billes. Ici, deux petites filles ont creusé la terre pour construire une maison pour leurs poupées miniatures et, avec des brindilles, elles ont délimité les pièces de celle-ci. Nous nous assoyons sur une parcelle du sol sablonneux, pour les regarder jouer un moment. Puis, nous quittons les fillettes pour rejoindre un autre groupe d'enfants qui débute une partie de foot.

Au bout d'un moment, un chant en arabe envahit la place *Outa El-Hammam* et semble déferler dans la ville en longues vagues sonores. Tout comme les autres enfants, qui m'apparaissent sous l'hypnose de ce tempo, je m'arrête immédiatement de jouer et observe avec attention ce qui se passe autour de moi. La foule entière a suspendu ses activités en cours, tout verbiage, et semble fourmiller autour de la fontaine. Cependant, je n'arrive pas à voir ce que ces gens y font exactement, car ils sont si nombreux à s'y agglutiner, que celle-ci semble avoir disparu de l'image. Je me retourne vers le groupe de touristes qui se trouvait près de nous quelques instants plus tôt, me disant que ces individus pourraient peut-être répondre à mes questions, me confirmer qu'il s'agit bien de ce que je pense. Mais ils s'éloignent maintenant, en se fondant au lot de personnes qui vont en direction de la mosquée. Je remarque que les fidèles se déchaussent avant de s'y engouffrer. L'odeur des centaines de babouches qu'ils abandonnent au sol me monte soudainement aux narines. C'est une odeur étrange, mais pas désagréable. Une odeur saharienne, qui rappelle une caravane de chameaux se faisant chauffer sous le soleil ardent du désert. Imprimé sur le sol dans un éventail de tonalités, le dessin temporaire de cet amoncellement de pantoufles voyageuses crée dans mon esprit une vive pagaille de sensations joyeuses…

En détournant mon regard de cette oeuvre d'art éphémère, je remarque qu'il y a encore des habitants rassemblés autour de la fontaine ; ils s'arrosent méticuleusement les mains et les pieds. La mosquée doit être pleine à craquer puisque des dizaines de Chaouinis se pressent à sa porte sans réussir à y pénétrer. Finalement, plusieurs d'entre eux prennent la décision de demeurer tranquillement à l'extérieur du bâtiment. Ces gens, pieds nus, s'agenouillent au sol sur de petits tapis qu'ils ont déroulés. En levant les yeux, j'aperçois le cornet d'un haut-parleur accroché au sommet du minaret octogonal de la mosquée. C'est de ce bulbe que semble éclore et croître la musicalité. Cette fois, j'en suis certaine… Je sais ce qui se passe ici, alors que le temps semble vraiment s'être arrêté pour de bon. Cette mystérieuse sonorité, qui pullule dans la cité, est l'appel à la prière. Un moment où tous les habitants se retrouvent recueillis en même temps, fusionnés dans une même envolée collective, liés à un seul et même dieu. « Allah hou Akbar » répète la voix lancinante du *muezzin*. Impressionnant ! Plus rien n'existe en dehors de ce chant sacré répétitif, presque obsédant. Mes parents m'avaient prévenue que l'appel à la prière était à la fois étrange et envoûtant. Je suis de cet avis aussi car, tout en trouvant l'ambiance grisante, j'ai également la chair de poule en ce moment, sans pouvoir en expliquer tout à fait la raison.

Après la prière, tranquillement, les croyants se relèvent, se dispersent ; la place se vide peu à peu de sa vie pieuse. Je remarque que quelques touristes rangent leurs appareils photo et s'installent aux terrasses. La foule circule en tous sens de nouveau ; le temps reprend son vol. Je comprends soudainement qu'il est l'heure de souper, car il flotte maintenant sur la place *Outa El Hammam* une mystérieuse aura de brume dorée. Je jette un regard engourdi autour de moi, encore sous l'hypnose de la prière. Derrière les cornes luisantes des montagnes qui entourent le village, le soleil disparaît doucement. Je me suis bien amusée, mais cette fois, j'en suis certaine, je vais me faire gronder comme jamais auparavant. Parce que, là, je sens que j'ai vraiment dépassé les limites. Et parce que mes parents me répètent toujours qu'il faut que je développe « la notion du temps ». Je comprends qu'ils ont raison, car il me semble que j'ai aperçu Amira il y a à peine deux heures, alors qu'en réalité, presque toute la journée s'est écoulée… Comment ? Mais comment je vais me sortir du pétrin qui m'attend ?! D'abord, retrouver mon chemin. Puis, arriver à me faire pardonner par mes parents qui doivent m'en vouloir d'avoir gâché leur premier jour à Chefchaouen. Ça me paraît presque impossible !

Mon amie doit sentir l'inquiétude qui me ronge, car elle me regarde au fond des yeux en me prenant les deux mains et demande :

— *Casa* ?

Ma réponse est instantanée :

— Oui ! *Casa*… Oui !

J'ai espoir qu'elle parle de La *Casa Perleta,* ce charmant établissement qui fleurit discrètement au fond de la placette où l'on s'est rencontrées plus tôt, celui où je devais loger avec mes parents. Je marche donc avec elle en direction de la *Casa* – du moins, c'est ce que j'espère – quand je me retrouve complètement aveuglée par une épaisse fumée. Celle-ci provient sans doute d'un restaurant qui fait griller au feu de bois un agneau. La fumée s'épaissit toujours, tellement qu'elle me fait pleurer… Mais son parfum est si exquis qu'il me fait saliver. Cette pièce de viande doit être enduite d'une sauce au paprika, au cumin, au poivre et au curcuma… Oui, c'est tout à fait ça, me dis-je, songeant affectueusement à mon père, qui est un vrai « cordon-bleu » et qui m'a transmis sa passion pour le chaudron et livré ses secrets sur les épices. Franchement amusée, je continue à avancer dans ce mur de brouillard odorant, quand une nouvelle inquiétude survient brusquement. Mais où est donc passée Amira ? J'ai beau palper l'air autour de moi, l'appeler… Je sens et j'entends seulement la foule qui fourmille et me frôle parfois, mais pas elle… Amira n'est plus à mes côtés… j'en suis certaine ! Alors que la fumée se dissipe légèrement et que j'arrive enfin à voir où je vais, au lieu de retrouver mon amie, c'est un homme au regard sévère qui m'apparaît et me fait sursauter. Ce dernier m'attrape vivement par le bras et me fait monter sur son âne sans explication, sans un seul mot. Je suis emportée je ne sais où. Décrire avec précision les images qui naissent et se bousculent dans mon imaginaire serait impossible… Est-ce un bon samaritain ou un homme qui me veut du mal ? Est-ce Amira qui l'a envoyé pour moi ? Pour qu'il me ramène à la *Casa* ? Si oui, pourquoi mon amie aurait subitement disparu dans la foule ? Et pourquoi cet homme aurait-il cette lueur si étrange dans les yeux ? Je me sens perdue… Totalement déroutée ! Devrais-je sauter de l'âne et m'enfuir à toutes jambes ? Ou y demeurer pour voir où son maître souhaite m'amener ? Car, c'est peut-être mon unique chance de retrouver mes parents… Je doute… Je ne sais pas… Je suis incapable de bouger, de toute façon… C'est comme si j'étais prise dans les

méandres incompréhensibles d'un rêve duquel je n'arrivais plus à me sortir… Alors que moi, j'aimerais juste me blottir au creux des bras de mes parents !

Le regard du vieil homme croise de nouveau le mien en le soutenant, toujours aussi sombre ! J'ai peur… et étrangement, il me reste encore une petite bille d'espoir à laquelle j'essaye de m'accrocher, presque aussi fermement qu'au collier de cet âne qui se met maintenant à « trottiner » dangereusement, dévalant à toute allure une ruelle en pente raide ! Je ferme les yeux et tente de respirer profondément afin de retrouver mon sang-froid. En gardant les paupières closes, j'arrive un peu à chasser les sentiments obscurs qui barbouillent tout en noir orageux le village ciel bleu.

Lorsque j'ouvre les yeux – je ne saurais dire au bout de combien de temps exactement puisque, encore là, je n'ai pas la « notion du temps » – le vieil homme saisit à nouveau mon bras et me force à descendre de son bourricot. J'ai le souffle court et fais une tentative pour le repousser. Il m'agrippe plus fermement et me traîne ensuite jusqu'au portail ouvragé d'une haute demeure, qu'il ouvre sans s'annoncer, puis me pousse à l'intérieur avec, sans doute, l'intention de m'y abandonner. Je frissonne d'inquiétude ! L'homme s'en rend-il compte ? Peut-être, car il jette sur moi une oeillade différente et affiche un sourire édenté pour la toute première fois. Puis, il disparaît, en refermant le portail dans un grand fracas, me laissant seule dans ce lieu inconnu.

Bien qu'encore haletante, je dois avouer que le départ de cet homme me soulage tout de même grandement. Et, étonnamment, au contact du silence et du calme divin qui règne dans cette demeure aux murs rosis par le couchant, ma peur s'estompe peu à peu. Seul le doux gazouillis d'une fontaine et l'heureux piaillement des quelques oiseaux qui y pataugent remplissent l'espace. Toujours sans comprendre pourquoi on m'a amenée ici, je me laisse guider par les lueurs dorées provenant des lanternes que l'on a déposées

un peu partout sur le sol. Je marche *len-te-ment* dans ce jardin intérieur, qui prend vie autour de la fontaine, celle-ci étant plantée en son centre. Cet endroit m'attire irrésistiblement avec ses orangers qui s'épanouissent près du bassin d'eau, son ambiance feutrée, féérique, presque irréelle… Je découvre que, tout autour du jardin enchanteur, des alcôves s'ouvrent sur différents petits salons qui flamboient comme de l'ambre à cause de la pléiade de bougeoirs et de photophores qu'ils abritent. Que personne n'occupe ces cachettes merveilleuses qui, pourtant, diffusent une séduisante lumière qui ensorcelle et invite impérativement. Que pour passer d'un salon à un autre, il faut retrouver cette fameuse cour centrale, qui semble être, au Maroc, le cœur de la maison, le noyau autour duquel tout fleuri. D'ailleurs, une sublime odeur d'agrumes et de jasmin s'infiltre dans mes narines. Je respire la sérénité et la beauté qui m'entoure. Puis, je lève les yeux vers le plafond de la demeure, qui est ici le ciel, puisque la maison est construite en hauteur autour de ce merveilleux patio intérieur. Je m'entends demander faiblement :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Ma voix, qui résonne en écho, me fait sursauter. J'insiste encore :

— Il y a quelqu'un ?

Cette fois, il me semble entendre des voix à l'étage supérieur. Je prends l'escalier en colimaçon qui disparaît sous une arche ouvragée près de l'entrée, impatiente de trouver enfin les réponses que je cherche, mais tout de même encore tremblante d'émotions. Un mélange

de peur et d'émerveillement. Toujours le cauchemar et le beau rêve qui s'emmêlent…

Suivant les vibrations sourdes de ce qui me semble être des conversations, j'arrive au dernier étage de la maison, directement sur l'étroit balcon qui la contourne de l'intérieur. Les voix sont effectivement là, de moins en moins brouillées. Mais d'où proviennent-elles exactement ? Instinctivement, je m'appuie sur la rampe en fer forgé du balcon et me penche en avant pour regarder s'il n'y aurait pas un individu en bas. Personne. Pas même un chat ! Rien, à part bien sûr, la fontaine trouvée tout à l'heure, au milieu des orangers. Quelques plumes blanches flottent dans son bassin d'eau ; les oiseaux se sont envolés. Je ne m'arrête qu'une poignée de secondes à ces détails puisque les sons s'intensifient encore. Mes pas s'alignent prudemment sur le balcon intérieur de la demeure, longeant ses murs joliment fleuris par des bougainvilliers rose vif. Ils débouchent sur une vaste terrasse perchée dans les airs, semblant flotter au-dessus des toits de la ville sur son petit nuage bleu douillet. Ce salon de thé m'enchante instantanément ! À un tel point que je crois avoir atteint le paradis ! Partout, sur la céramique bleutée tapissant le sol, s'étendent des banquettes

ensevelies de coussins et d'épais tapis berbères, où quelques chats semblent sommeiller sans se soucier du temps qui passe. J'aurais dû être un chat !

J'avance encore dans l'espace… puis trouve, au fond de la pièce, un groupe de touristes et de locaux entassés autour des tables basses, assis sur de miniatures tabourets de paille coussinés. Les individus, qui discutent en arabe et en espagnol, me dévisagent curieusement alors qu'un début de sourire s'esquisse maintenant sur mon visage. Peut-être à cause des nappes aux rayures colorées qui égayent les tables débordantes de plateaux de nourriture et de théières fumantes ? Il est vrai que tout cela me rappelle la fête, la vie… Ma vie ! Et mon sourire s'élargit encore quand une femme s'approche de moi, sans doute la propriétaire de l'endroit, et lance en français :

— Voilà enfin notre fameuse petite Québécoise *toute-laine* !

J'observe la dame, qui m'accueille avec une familiarité chaleureuse qui me rassure plus qu'elle me surprend. Mes yeux s'emplissent d'espoir alors qu'elle me fait signe de regarder dans l'autre direction. Et c'est là que mes intuitions se confirment, alors que j'aperçois enfin mes parents, prenant tranquillement le thé avec d'autres gens, et que la dame leur annonce :

— Je vous l'avais bien dit. Ma fille l'a bel et bien trimballée partout dans la ville !

Ma mère s'approche de moi pour me prendre dans ses bras. Étrangement, elle semble paisible et heureuse. Mon père aussi. Je les aime tant ! me dis-je intérieurement, légèrement secouée par leur accueil et surtout par l'absence de désapprobation dans leur attitude.

— Je vois que tu t'es bien amusée avec Amira, me dit maman.

— Mais qu'est-ce qui se passe, maman ? Et comment tu connais Amira ? Je suis intriguée ; l'attitude de mes parents me renverse complètement et je ne comprends plus rien !

— C'est Aïcha qui nous a dit que sa fille te ferait découvrir le village. Ton père et moi, on trouvait que c'était une excellente idée… Tu as fait de belles découvertes ?

— Votre fille ? dis-je en me retournant vers la propriétaire des lieux, comprenant à retardement, avant d'ajouter :

— Et elle parle français comme la « pure laine » Québécoise que je suis ? Je me sens un peu mal de lui souligner la petite maladresse qu'elle a faite en détricotant l'une de nos expressions populaires, mais c'était plus fort que moi, étant la fille d'une femme de lettres !

— À ta première question, ma chère Mathilde, je réponds par l'affirmative ! C'est bien ma fille ! Mais, non, elle ne parle pas le français ou très peu, malheureusement… Je n'ai jamais réussi à éveiller en elle l'envie d'apprendre une autre langue. Peut-être que toi tu y parviendras, dit-elle avec bienveillance.

— Et tu n'avais pas peur qu'il m'arrive malheur ! m'adressant de nouveau à ma mère. Je veux dire… tu n'étais pas inquiète du tout ?

— Pas le moins du monde… Ma belle enfant, tous les habitants du coin connaissent la famille tenant cet hôtel-riad. Et puis… j'aurai sans doute une histoire à te raconter, laisse-t-elle planer avant de marquer une pause, puis de préciser :

— Celle de notre premier voyage au Maroc. Toi et moi…

Et, devant le point d'interrogation qui déborde de mon regard en une fragile larme, elle pose sa main délicatement sur mon épaule, comme si elle souhaitait adoucir l'effet du secret qu'elle vient de me divulguer, sans doute par mégarde.

— Comment ?! je m'exclame, aussi surprise que confuse. J'étais déjà venue au Maroc ?

— Oui, ma douce…

— Mais pourquoi je n'ai gardé aucun souvenir de ce voyage ? Et pourquoi tu ne m'en as jamais parlé avant ?

— C'était, il y a de cela très longtemps… Je t'expliquerai… Mais, en attendant que je te raconte cette histoire que j'ai conservée en moi très précieusement afin de te l'offrir au moment opportun, joins-toi à nous pour prendre un thé à la menthe, ma chérie.

— Pourquoi tant de mystère maman ?

Pour toute réponse, elle me sourit tendrement en prenant une autre lapée de son thé.

Et c'est précisément à ce moment-là que mon amie marocaine réapparaît dans l'image, au moment où ma mère allait peut-être m'éclairer sur cette histoire, au moment où la sienne l'éclaire d'un regard qui semble dire : « Oui, ma fille, tu peux m'aider ». Amira saisit alors fièrement la théière en argent, dont le bec allongé laisse échapper des volutes de fumée dansantes dans l'espace et verse le thé à la menthe dans deux miniatures tasses en verre aux motifs dentelés. Elle m'offre la première tasse, en y faisant coquinement tomber trois carrés de sucre brun, puis prend une gorgée dans la sienne. Quelques instants après avoir déposé sur la table étoilée des pâtisseries, qui dégagent une merveilleuse odeur de vanille et de noix de coco, des bols remplis de dattes et d'abricots secs, et le fameux panier rempli d'oranges, elle prend place près de moi sur la banquette où se prélassent les chats. Avec elle, j'oublie mes questionnements sur « mon premier voyage au Maroc » et déguste un moment de parfaite harmonie ainsi que deux « Cornes de gazelle » aux amandes et au beurre. Ces délicieux biscuits ont été parfumés de muscade, de cannelle, de miel et arrosés d'eau de fleurs d'oranger par sa grand-mère. Je me sens si choyée de simplement être ici, aux côtés des miens, ici à écouter les conversations environnantes

et les bruits de la vieille cité. Cependant, ceux-ci finissent par s'estomper pour laisser tout l'espace au chant du *muezzin,* le dernier de la journée, celui qui se doit de résonner à la disparition complète des lueurs du crépuscule, nous explique Aïcha, avant de s'éclipser avec sa fille pour aller se recueillir. Les murs du salon ont effectivement viré au bleu nuit. L'ambiance est doublement magique ! On dirait que la prière a ce même effet d'envoûtement sur tout le monde, même les étrangers. Elle nous paralyse et nous berce… Puis lorsqu'elle cesse brusquement, on croit encore entendre son écho résonner dans notre esprit embué. Et, plus rien, comme si elle était allée se dissoudre aux autres bruits ambiants… D'ailleurs, en ce moment même, j'entends tellement de sons qui ne me sont pas familiers, comme ceux que font les chèvres, sorties prendre l'air dans la ruelle en bas. Tout cela est si dépaysant ! Si grisant ! Tout cela ne me quittera jamais plus… Malgré ce sentiment total de dépaysement, je réalise d'où je viens et pourquoi je suis comme je suis, quand j'entends maman s'adresser aux convives restantes :

— Quelle belle couleur ont leurs oranges ! Ces touches d'orangées, mêlées aux teintes cuivrées des dattes, créent un contraste parfait avec ce salon *bleu-thé* ! J'ai toujours aimé la couleur orange… Tonifiante. Piquante. Qui insuffle en moi une dose de bonne humeur… est porteuse d'optimisme, de créativité, d'ouverture d'esprit…

Je ne sais pas si quelqu'un décode clairement le discours de ma mère ! Moi-même, je n'ai pas eu la chance d'y arriver parfaitement jusqu'à maintenant… Il faut dire que, parfois, son langage « haut perché » est difficile à saisir pour la petite fille de sept ans que je suis, comme dit souvent mon père. Lui, par contre, semble très bien arriver à comprendre sa femme. En ce moment même, il lui sourit, complice, toujours aussi séduit par son caractère sensible et intense. D'ailleurs, il affirme fièrement :

— Que voulez-vous, ma très chère épouse est une grande artiste ! La passion qui l'anime et qui lui fait voir les choses avec une rare intensité est sa plus grande richesse !

— Je pensais que c'était moi ton plus grand trésor, maman ? dis-je en éclatant de rire, la reconnaissant bien dans les paroles de mon père. Toujours heureuse, ouverte aux autres et aux expériences nouvelles, prenant plaisir à faire des jeux de mots et à voir la vie comme un poème, comme une fête… Comme le conte merveilleux qu'elle se promet de me raconter ce soir en me bordant pour ma première nuit dans les hauteurs du Rif. C'est ce qu'elle dit tout bas contre mon oreille. Et aussi qu'elle m'aime. Que mon père m'aime… Et elle continue sa conversation avec ses nouveaux amis, alors que moi je continue à l'admirer…

Il est très tard quand nous quittons le salon aérien pour rejoindre l'intimité de notre chambre. Je le sais non seulement parce que, sur les murs de la charmante maison d'hôte, le bleu s'est éteint complètement pour se diluer dans la nuit, mais surtout parce que mes yeux ont du mal à rester ouverts. Cependant, malgré l'heure et mon état de fatigue avancé, maman ne manque pas à la promesse qu'elle m'a faite plus tôt. Et c'est pourquoi nous grimpons ensemble sur la mezzanine – qui sera mon petit espace réservé pour la durée de notre séjour à Chefchaouen – et que nous nous étendons l'une contre l'autre sur le matelas moelleux qui repose à même le sol. Le récit décolle tout en douceur, sur la « piste vocale » de ma mère. Sa voix si suave, si câline… qui nous emporte là où elle le veut, de la manière dont elle le veut… C'est une chose que j'adore chez elle… L'histoire de mon premier voyage au Maroc prend forme, celui-ci qui avait débuté en Espagne.

Chapitre second

Puis-je reprendre tes mots ailés pour survoler de nouveau cette histoire qui est la nôtre ?

Tout d'abord, si j'avais un titre pour l'histoire que je m'apprête à te raconter, ma chérie, ce serait : « Asilah, douce… mais douce ! ». Cependant, cette histoire n'a jamais été écrite. Pas encore… mais elle le sera un de ces jours… C'est une promesse que je nous fais, que je lui fais ! Elle est trop précieuse pour la laisser sombrer dans l'oubli ! J'imagine qu'avant de l'écrire, dans un but de publication, je tenais à te la raconter de vive voix, au moment opportun, que cette douceur n'appartienne qu'à nous le temps d'un moment de grâce. Alors, voilà… Je te mets en contexte. Tu avais tout juste 18 mois quand nous avons visité l'Espagne avec papa. Ensemble, nous avons découvert une petite parcelle lumineuse de ce pays, qui se nomme l'Andalousie. Là-bas, toutes les maisons sont blanches, de là l'appellation : « Les villages blancs ». Après les avoir parcourus, nous avions prévu, ton père et moi, traverser la mer en bateau pour visiter brièvement le Maroc. Le chemin maritime qui relie les deux continents – L'Europe où se trouve l'Espagne, et l'Afrique où se trouve le Maroc – s'appelle le détroit de Gibraltar. J'avais tout orchestré dans le moindre détail, même la réservation d'une chambre à la *Kasbah Rose,* un hôtel de charme, enfoui au cœur du labyrinthe de la médina de Tanger. Toujours est-il que, après quelques jours passés à flâner dans la vieille ville espagnole de Ronda, accrochée aux montagnes et d'une splendeur à couper le souffle, nous étions enfin prêts à lui faire nos adieux et à entreprendre notre traversée jusqu'au Maroc. Un problème se profilait, cependant, puisque la route qu'il fallait emprunter pour quitter Ronda s'avérait être extrêmement dangereuse, serpentant follement au bord de ravins et se révélait quasi impraticable par temps de pluie. Or, le matin de notre départ pour le détroit de Gibraltar, il y avait justement un terrible orage. Comme il nous était impossible de reprendre la route en voiture, en raison de ces mauvaises conditions météorologiques, il nous a fallu changer nos plans. Nous avons donc décidé, à la toute dernière minute, de prendre le prochain train pour nous rendre au traversier. Le train partait dans une demi-heure et nous étions peut-être à une vingtaine de minutes de marche de la station, encore en vêtements de nuit, le ventre vide et les valises non bouclées. Nous avons ramassé nos effets personnels à la hâte, puis ce fut la course folle dans les rues inondées par la pluie torrentielle. Toi, cependant, tu ne courrais pas, blottie tranquille au fond de ta poussette parapluie. Contre toutes attentes, nous avons réussi à attraper le train à temps. Tout comme toi qui

souriais en permanence, nous trouvions, ton père et moi, le moyen d'apprécier ce moment stressant, mais combien palpitant du périple. En fait, nous étions même très heureux, excités, complices… Le voyage en train fut aussi très agréable. Regarder les villages blancs défiler en aquarelle à travers les vitres en larmes, ça avait un petit côté artistique et fleur bleue. Et pour ajouter au précieux du moment, nous étions seuls dans notre wagon, ce qui donnait l'illusion d'être dans une salle de musée où l'exposition ne se tenait que pour nous trois. Le décor silencieux, fluide et toujours changeant, était d'un enchantement! Véritable oasis de calme visuel…

En sortant du train, nous prîmes un taxi jusqu'au port de Tarifa. Mais, une fois là-bas, voilà qu'on refusa de nous y vendre des billets pour la traversée, celle-ci étant annulée pour cause de mer trop agitée. Il est vrai que ce violent orage, avec ses forts vents, remuait vigoureusement les eaux et qu'il apparaissait dangereux de s'y aventurer. Mais, de mon point de vue de femme passionnée, je refusais de voir sombrer mon rêve au fond des eaux qui nous séparaient de l'autre continent. Rien ne pouvait me faire renoncer à ce projet qui me tendait chaleureusement les bras, comme une mère attendant le retour de son enfant depuis trop longtemps… Surtout pas la peur! Devant mon insistance, une agente

nous indiqua qu'il y avait bien, dans un port plus éloigné, une solution à notre problème de transport. Une compagnie comptait poursuivre ses allers-retours, malgré la tempête. Celle-ci transportait, par contre, de gros camions de marchandises et très peu de touristes. Totalement affamés, épuisés et trempés jusqu'à l'os, nous prîmes la décision de reprendre le taxi, avec l'espoir d'arriver à temps à l'autre port pour pouvoir nous embarquer dans l'immense cargo dont la dame venait de nous parler. À la hâte, nous avons sauté dans le même taxi – dont la première course nous avait déjà coûté une petite fortune – pour nous faire reconduire en vitesse au port d'Algésiras, situé à 20 km au Nord-Est. Beaux rayons de soleil dans ce jour de flotte : le chauffeur nous offrit la course, prétextant que nous avions l'air d'être de bonnes personnes et il te regarda un instant avant de nous quitter.

Nous avons finalement réussi à nous procurer des billets pour le ferry et avons pu passer le poste de contrôle. Tout semblait enfin pouvoir avancer. J'avais tort ! Au bout de deux longues heures d'attente et d'incertitude, retenus dans une salle incolore, bourdonnante de gens impatients, nous nous sentions piégés ! Non seulement l'endroit était bondé, mais il s'avérait être suffocant, sans eau, sans nourriture, sans réponse à nos questions et peuplé de gens exaspérés, qui s'affrontaient coriacement en langues étrangères. Parfois, un cri de femme perçait dans la mêlée, découragé aussitôt par la voix autoritaire d'un homme en charge. Toutes les femmes dans la salle semblaient avoir des enfants pleureurs et turbulents épinglés dans leurs longues jupes. Je sentais que quelque chose ne tournait pas rond, mais quoi ? En tout cas, il ne s'agissait pas des aiguilles de l'horloge puisqu'il n'y en avait aucune. Nous étions donc inconnus dans un espace hors du temps !

Puis, contre toute attente, on nous ouvrit les portes de la salle où nous étions pris en otage. En courant, nous avons réussi à nous glisser de justesse dans l'immense portail de fer du ferry juste avant que celui-ci ne se referme dans un grand fracas. Quel soulagement ce fut ! Mais les péripéties n'étaient pas terminées. Le cargo en mer, bien que gigantesque, tanguait tellement que ses passagers croulaient sur le sol et que ses camions dans la cale se déplaçaient de droite à gauche, se heurtant parfois en faisant des bruits horribles. Cauchemar sur Gibraltar !

Enfin arrivés au Maroc, dans un stationnement adjacent au port de Tanger, nous fûmes assaillis par une bande d'hommes, dont les silhouettes disparaissaient sous l'épaisse laine de leurs djellabas sombres. Leurs tenues traditionnelles, à capuche triangulaire, leurs recouvraient même la tête et assombrissaient davantage les traits de leurs visages burinés, si bien qu'on ne pouvait que distinguer l'éclat perçant de leur regard. Il s'agissait, en fait, d'avides chauffeurs de taxi, en quête de clients. L'un d'entre eux nous aborda dans sa langue et, sans même que nous n'ayons le temps de prononcer un seul mot, se saisit de nos bagages immédiatement en nous les arrachant presque des

mains, puis s'enfuit à la hâte vers sa voiture stationnée au fin fond du terrain. Un autre chauffeur, semblant l'injurier, marchait rapidement à sa suite. Nous les suivions, d'un pas mal assuré, échangeant entre nous des regards craintifs. Je te tenais très fort dans mes bras ; j'étais certaine, à ce moment-là, que nous ne reverrions jamais la couleur de nos valises. Mais la seule chose qui comptait vraiment : toi ! Oui, ma belle Mathilde, que toi et notre famille pour veiller sur toi. Rien d'autre. J'avais l'impression d'être l'héroïne d'un film de suspense ! C'était surréaliste et je me répétais sans cesse qu'il fallait rester ensemble quoiqu'il arrive !

Cependant, rien de malhonnête ne se produisit à ce moment-là et nous prîmes le taxi pour notre destination. À cause de l'averse, la route, déjà sinueuse et très cahoteuse, devenait boueuse, voir fangeuse. Notre chauffeur ne possédait, en plus, aucune des qualités requises du « bon conducteur ». Sa voiture roulait à toute allure et on aurait dit qu'il n'avait pas tout à fait le contrôle de son volant ! En regardant derrière nous,

il me semblait que la route se liquéfiait, fondant sous notre passage, comme une palette de chocolat laissée trop longtemps au soleil. Sauf, qu'à la place du soleil, c'était la lune qui brillait en ce moment. Une lumière bleue qui faisait scintiller étrangement le regard noir de notre chauffeur qui parlait fort dans son cellulaire éclaté. Une langue incroyablement étrangère, que nous n'arrivions pas à déchiffrer. En cet instant, il me semblait qu'on n'arriverait jamais sain et sauf à notre destination. Que la route allait nous engloutir, que le chauffeur allait nous kidnapper ou nous dépouiller de nos biens, qu'une vache bien costaude – puisque la route en était parsemée par endroits – allait finir par perdre la vie en venant fracasser sa grosse carcasse sur celle, plus frêle, de notre voiture. À moins que ce soit le contraire ! Qu'on allait tous finir dans le vide, dans l'oubli… Bien sûr, j'exagérais un peu, comme toujours… Mais ce soir-là, au Maroc, l'aventure allait bel et bien être à la hauteur de mes angoisses et de mes rêves !

Notre caisse s'engloutit enfin de l'autre côté des enceintes de la médina, s'engouffrant dans l'obscurité de ses ruelles étriquées, se frayant un passage tant bien que mal à travers sa foule grouillante et cacophonique, bousculant ses piétons et les forçant à se ranger contre les murs des commerces pour éviter d'être heurtés. À un moment, nous avancions si lentement dans la foule de plus en plus compacte, telle une fourmilière humaine, que la voiture paraissait engourdie. Même les piétons nous dépassaient aisément ! La plupart d'entre eux nous dévisageaient. Certains semblaient tout

simplement curieux, tandis que d'autres avaient l'air de nous en vouloir carrément. Il est vrai que nous avions transgressé la règle en pénétrant les remparts de cette partie de la ville interdite aux véhicules. Toujours est-il que je comprenais leur frustration, mais que je trouvais leurs comportements exagérés. On tambourinait dans les vitres de notre véhicule, peu soucieux à l'idée de les faire éclater. Notre chauffeur ne semblait pas tracassé le moins du monde. Une vieille dame, l'accusant de lui avoir écrasé un pied, nous crachait son mécontentement. Notre conducteur nous priait de n'y porter aucune attention. Ce décor peu rassurant avait, en tout cas, l'avantage de nous dépayser totalement ! Ici, rien ne faisait écho à notre façon de vivre et d'être. Je me souviens m'être dit, en voyant que les marchands d'ici proposaient des pyramides d'oeufs « frais » dans de grands paniers d'osier, que chez nous on se précipiterait pour les réfrigérer, alors qu'ici, ils reposaient tout simplement dans l'air du soir. L'impensable pour nous était leur façon d'être et de penser. Et vice-versa, j'imagine…

Voyant que notre taxi ralentissait et que notre chauffeur cherchait activement une adresse du regard, nous crûmes bien que nous étions arrivés à la maison d'hôte tant espérée. Pourtant, en regardant attentivement autour, on n'apercevait pas la *Kasbah Rose* ; il n'y avait que des ruelles obscures qui partaient dans tous les sens. D'ailleurs, surgissant de l'une d'elles, deux hommes qui marchaient rapidement semblaient se diriger droit vers nous. Le chauffeur sortit aussitôt de la voiture pour aller à leur rencontre. Était-ce une embuscade ? Celle que je redoutais depuis le début ? De nouveau inquiets, nous les écoutions s'entretenir dans leur langue que nous n'arrivions évidemment pas à décoder. Le chauffeur nous fit signe de le payer pendant que

les deux inconnus ouvraient le coffre pour se saisir de nos valises et disparaître avec elles par la même ruelle noire qu'ils avaient empruntée pour venir jusqu'à nous.

Une fine pluie tombait toujours, de sorte que le sol en pierres polies s'était transformé en patinoire. Mais, malgré cet obstacle, nous étions vivement « à leur trousse » et nous nous disions que, décidément, la communication avec le touriste serait un point à améliorer dans ce pays ! Papa te serrait très fort dans ses bras alors que nous tentions de les rattraper ou carrément de les « attraper » car, à ce moment-là, on n'était pas certains à qui l'on avait affaire. De simples commissionnaires de l'hôtel ? Des escrocs ?

Au détour d'une ruelle, nous arrivâmes à une superbe porte de bois ouvragée au-dessus de laquelle était indiqué *Kasbah Rose.* Les deux hommes venaient à peine de franchir le seuil ; nous les avions vus pénétrer l'endroit. À l'intérieur, un calme inespéré nous accueillit. Les inconnus avaient disparu en laissant près de la réception nos valises. Les lieux s'éclairaient d'une simple chandelle, dont la flamme vacillait dans son bougeoir d'argent, comme une danseuse du ventre venue nous souhaiter la bienvenue gracieusement. Les ombres mouvantes qu'elle créait sur les murs blancs avaient sur l'oeil un effet miraculeux d'apaisement. Une sérénité profonde m'envahissait toute entière… Il n'y avait pas un seul son, pas un seul mouvement humain, le vide remplissait l'espace, du moins jusqu'à ce que l'on presse le bouton d'or d'une petite sonnette et qu'arriva l'employé de maison.

Ce dernier, vêtu de lin blanc, imprégnait majestueusement l'espace de sa zénitude et de son raffinement, en plus d'être d'une courtoisie exemplaire, ayant insisté pour porter nos lourdes valises dans l'étroit escalier de cette demeure qui s'élevait, telle une tour, sur plusieurs étages. Nous suivions notre porteur avec excitation, impatients de découvrir notre cagibi secret. La maison entière était un havre de paix, toute blanchie à la chaux, avec quelques beaux tableaux ici et là et quelques objets d'art et de décoration, comme ce somptueux tapis mural, qui s'accrochait sur notre porte de chambre. Comme espérée, la pièce était sublime ! Une musique classique résonnait dans l'espace ; des notes de violon et de piano furent libérées dans l'air du soir, alors que nous ouvrîmes les portes françaises de notre spacieuse terrasse.

Blottis dans ce nid de douceur perché au sommet d'une médina qui s'étendait à nos pieds comme une fidèle à l'heure de la prière, nous contemplions les lumières qui scintillaient en contrebas. Cette pléiade de paillettes luminescentes donnait l'illusion que la cité était un mirage, un simple reflet du ciel étoilé. Et c'est en ayant cette poésie dans l'oeil que la prière, à laquelle je venais de faire allusion, s'éleva sur Tanger. C'était déroutant ! Déroutant, mais combien envoûtant !

Avant de se livrer à son rituel religieux, l'employé de maison prit soin de déposer sur la table un plateau d'argent surmonté d'un service de thé et d'une coupole de biscuits sablés. Je t'installai au fond d'un fauteuil de cuir avec l'une de ces douceurs à la pistache et je te regardai la déguster, l'air aux anges. Même si elle se finissait en beauté, la journée avait été interminable ! Et le vaste lit rempli de coussins moelleux m'appelait…

Cependant, il était clair que vous ne ressentiez pas la même envie que moi. Et les biscuits sablés, accompagnés du thé à la menthe, n'avaient pas rassasié ton père, dont les bruits d'estomac vide rivalisaient avec ceux de la prière. Il voulait absolument sortir s'attabler quelque part. Et toi, tu voulais l'accompagner ! Comme je n'avais pas envie de rester seule, ni de m'inquiéter pour vous deux, nous avons décidé de tous nous aventurer dans les méandres sombres de la médina, à la recherche d'un petit en-cas. Une fois dehors, c'était pire que ce que je m'étais imaginé ! Je trouvais les gens et les lieux suspects… De plus, on aurait dit que toutes les lumières avaient été éteintes. L'appel à la prière, qui résonnait toujours, me glaçait maintenant le sang. En fait, je sursautais sans cesse, aux moindres bruits, carrément sur mes gardes, m'inventant que chaque âme croisée nous voulait du mal ! Au bout d'un moment, passé à parcourir l'obscurité, nous arrivâmes face aux lumières tamisées d'un commerce surmonté d'un écriteau sur lequel était inscrit à la craie *À l'Anglaise.* Je me rappelle qu'en pénétrant dans ce minuscule salon de thé, pouvant à peine contenir dix convives, j'avais l'impression d'entrer chez une vieille amie. En effet, l'élégante propriétaire, au sourire ensorcelant, suivie de ses deux filles, vint aussitôt à notre

WE ARE OPEN
ANGLAISE
AL'ANGLAISE
OF LONDON
EST 2012
Pour vos Réservations

rencontre. Les filles étaient fort jolies, paraissant vives, légères, un tantinet mutines, avec leurs tuniques traditionnelles qu'elles portaient à la bohème sur un jean délavé… La mère, quant à elle, était d'une rare beauté, vêtue d'une longue robe de dentelle fluide, sur laquelle brillaient plusieurs colliers berbères qui tintaient mélodieusement en s'entrechoquant. Il faut dire que cette dernière nous accueillait en chantonnant et en esquissant quelques pas de danse au rythme de la musique du monde qui résonnait joyeusement chez elle, enterrant la prière du soir tant le volume était porté au maximum. Le décor artistique se déclinait en plusieurs styles, mariant surtout le *Beldi* à un ameublement britannique et à des accessoires plus contemporains, avec goût ! Nous prîmes place sur le velours d'une banquette victorienne devant laquelle étaient installées de petites tables basses surmontées de plateaux en argent martelé. Mon regard circulait dans la pièce, se posant un moment sur une affiche de Marilyn Monroe, qui côtoyait fièrement une tapisserie de soie au charme suranné. Je me sentais à l'aise et heureuse. C'était un si merveilleux répit dans l'agitation chaotique de Tanger ! Toi aussi, tu semblais sous le charme des lieux, tout comme ce duo de courtisanes allongées au même divan moelleux, qui battaient des cils en guise d'envolée du cœur… Et j'étais soudainement en grand appétit ! Je remarquai que la cuisine dissimulait ses secrets dans une miniature pièce adjacente, qu'un voilage nous cachait à demi. Lorsque la propriétaire tassait brièvement le rideau pour y disparaître, j'entrevoyais ce qui m'apparaissait ressembler à un mini souk avec, au milieu, une jeune femme voilée, joyeusement penchée au-dessus de ses chaudrons. Dans son bazar coloré, celle-ci était entourée de pyramides d'oranges et d'une multitude de paniers en fibres végétales tressées renfermant différents aliments. J'étais séduite par la myriade de récipients de toutes sortes

qui l'environnait, où attendaient d'être choisis les olives, les noix, les abricots et autres fruits secs, les épices et les herbes dont elle avait besoin pour exercer sa magie… À son insu, je l'observais, avec une fascination purement enfantine, faire virevolter ses doigts d'une coupole à une autre. Valse divine si bien orchestrée ! Devant elle, comme par enchantement, de petits tourbillons de poudres colorées s'élevaient. Il fallait voir le regard de cette femme s'allumer quand elle parsemait ainsi, d'odeurs et de couleurs, ses créations afin de les égailler juste à souhait. Une véritable artiste à l'oeuvre !

Mais bientôt, mes yeux revinrent à vous deux, mes chéris, qui aviez l'air à si bien vous plaire dans ce sanctuaire culinaire. Toi, tu t'étais réfugiée sous une table et jouais avec les curiosités que tu avais dénichées dans ce décor éclectique et enchanteur. Papa, tant qu'à lui, jasait avec les deux clientes et les employées. Maintenant que j'étais aussi occupée à papoter en anglais avec eux, à rigoler et à profiter de ce que je qualifierais « d'ambiance tangéroise par excellence », je fus agréablement surprise de voir nos mets arriver si tôt. La farandole de couleurs et d'odeurs donnait lieu à une incroyable symphonie visuelle et olfactive ! La propriétaire maîtrisait à la perfection l'art de la table ! La vaisselle en argent était joliment juxtaposée aux corbeilles de pain en vannerie saharienne. Dans un bol en céramique étaient présentés les kebabs au poulet sur un lit de verdure, alors que le couscous doré

était servi dans une jatte en terre cuite aux côtés d'un tajine que la dame découvrit de son « chapeau » pour nous dévoiler les couleurs de ses légumes copieux. Des jaunes, des verts, des rouges, des oranges, des bruns… Je le redis encore : son travail était de remplir notre table d'art et elle le faisait avec brio ! Et tout était non seulement un délice pour les yeux, mais il en était aussi un pour les papilles. Les brochettes étaient si agréables sous la dent, faites à partir d'une chapelure légère et d'un mélange d'épices soigneusement concocté. Pour essayer tous les mets généreux, délicieux et raffinés qu'il proposait au menu, j'aurais passé la nuit dans ce restaurant. Mais tu tombais de fatigue, alors nous avons décidé de clore l'aventure avec un thé à la menthe servi tout simplement avec des fruits confits et des « doigts de fée », ces gâteries qui ont un délicat parfum de fleurs d'oranger. Tout en nous servant le thé de haut, comme la tradition le veut, la dame de l'établissement en profita pour nous expliquer certaines choses. D'abord, j'appris que, selon la région et le temps de l'année, le thé à la menthe, toujours fait à partir de menthe fraîche, peut se voir rehaussé par d'autres plantes, tels l'absinthe, la sauge, le thym, la marjolaine et la menthe sauvage. La dégustation de ces différentes versions fut un enchantement. Puis, elle nous expliqua aussi pourquoi il est important pour elle qu'il y ait des références berbères dans sa cuisine, dans son mobilier, dans sa vie. J'appris alors que « berbère » veut dire « homme libre ».

Après le festin, je voulus prendre un instant pour me rafraîchir. La propriétaire m'indiqua l'étroit escalier en ciment qui disparaissait dans le plafond en promettant une ascension vertigineuse jusqu'au sommet de la résidence. Au second étage, je fus surprise d'arriver au beau milieu d'un atelier d'art où exposait sa plus jeune fille. Sur un mur, on avait peint une phrase de Matisse, qui disait que Tanger était « un lieu tout pour les peintres ; le beau y abonde. La joie est dans le ciel, dans les arbres, dans les fleurs ». Moment de flânerie clandestine où je laissais mon esprit vagabond guider la trajectoire de mes pas, découvrant des chambres avec moustiquaires en suspension au-dessus des lits, des petits salons intimes conçus pour y faire la sieste ou y prendre tranquillement le thé… De la simplicité et du charme à chaque détour. Mes pas me menèrent enfin sur les toits de la cité, aux côtés d'une avenante fontaine murale en zelliges. Je m'émerveillais du son si agréable et si reposant de l'eau fraîche qui ruisselait sur mes mains, tel un élixir de bien-être. C'est à ce moment que je décidai de laisser couler tous mes préjugés au fond de cette source. S'envolèrent, dans l'air rafraîchi du soir, que de pures pensées pour le Maroc et ses habitants… La fontaine en question, en avait été une de jouvence pour moi !

Il y avait ici quatre femmes, qui vivaient dans l'étroitesse d'une vieille médina poussiéreuse mais qui, malgré tout, étaient non seulement rayonnantes de bonheur, mais également libres, cultivées, intelligentes, passionnées, indépendantes, imaginatives, colorées, ivre de vie et riches à tant d'égards… Des femmes, qu'on avait jadis installées

dans une maison à étage, comme dans une tour moyenâgeuse, et qui avaient réussi à y faire pousser leurs rêves jusqu'à la cime, telles des plantes grimpantes vivaces et vives !

Quand je redescendis de mes pensées pour rejoindre le salon, je ne voyais plus les choses de la même manière et j'en éprouvais une certaine fierté. Je venais d'avoir ma deuxième leçon, au Maroc. Et je me souviens de t'avoir regardée, toi qui tourbillonnais au milieu des tables, malgré ton état de fatigue avancé, et m'être dit que tu en avais de la chance d'avoir cette liberté d'être et de pensée. Car toi, tu étais encore libre de faire tes propres découvertes, à l'abri de toutes idées préconçues, tu avais tes yeux et ton cœur d'enfant et tu ne cherchais que la joie et l'amour. Tu ne connaissais pas les étiquettes qu'on appose sur les gens pour dire qui ils sont, sans même les connaître, en ne se fiant qu'au pays où ils demeurent, aux croyances qui les guident, aux biens matériels qu'ils possèdent, aux emplois qu'ils occupent… Ce repas avait été le meilleur du voyage ! À cause de la divinité des saveurs ? De la présentation d'exception ? De la convivialité des lieux ? Oui, à cause de tout cela… Mais surtout, à cause de l'empreinte paisible qu'il avait réussi à imprégner sur mon cœur tourmenté. J'aimais le Maroc, l'ancien, le récent, le mélangé, l'assaisonné… J'aimais tout simplement !

Suite à une belle nuit qui s'étira toutefois moins longtemps qu'espérée, nous descendîmes au rez-de-chaussée pour rencontrer Lorraine, la propriétaire. Elle fut aux petits soins avec nous pendant tout le petit-déjeuner. Elle nous prépara des oeufs brouillés, des crêpes façon traditionnelle, garnissait la table de petites soucoupes luisantes de confitures maison et de dattes dorées… Et que dire de ces beaux jus d'orange fraîchement pressés ! Toi aussi, Mathilde, tu semblais apprécier d'être autant chouchoutée.

Puis, nous partîmes à la rencontre de Yassine, notre chauffeur du jour, un ami de Lorraine. Celui-ci nous amènerait à Asilah, en longeant l'océan. Pour le moment, il nous attendait dans son véhicule qu'il avait garé dans une ruelle si pentue, que celui-ci semblait tenir à la verticale ! Me retournant vers l'hôtel, pour pouvoir l'admirer du bas de l'escalier dans la douce lumière du matin, je crus distinguer un château de sable scintillant, qui s'élevait au beau milieu d'une cité poussiéreuse, véritable rose des sables découverte dans les entrailles d'une vieille cité sablonneuse.

Yassine nous interpella en nous gratifiant de son plus beau sourire. Il semblait si jovial, si heureux. Nous aussi nous étions heureux, étions emplis de beaux sentiments, ce matin. C'est reposés, rassasiés, extasiés et excités à l'idée de faire cette excursion, que nous avons poursuivi cette très agréable matinée… Et, bien que nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait vraiment à Asilah, nous étions confiants que cette petite ville portuaire, au visage méditerranéen rappelant apparemment l'Andalousie et les Cyclades, serait certainement à la hauteur de nos espérances… C'est ce que nous allions découvrir…

Notre chauffeur nous confirma qu'il allait prendre la route qui longe l'Atlantique pour atteindre Asilah. Cet itinéraire semblait parfait. Et il le fut ! En plus, le chauffeur s'immobilisa au bord de la route, à mi-chemin, pour que nous puissions aller nous mettre les orteils à l'eau. Sur la vaste plage sauvage, il n'y avait que les traces de nos pieds. La beauté de ce paysage vierge devait être immortalisée ! J'en profitai donc pour y prendre quelques photos de toi avec papa. Je me souviens que vous aviez les cheveux en bataille à cause des forts vents ! Ce fut un moment de bonheur tout simple… Quand nous sommes revenus vers la voiture de taxi, au bout d'une heure, notre chauffeur nous attendait patiemment ; il avait cueilli pour toi un beau bouquet de fleurs jaunes qu'il s'empressa de t'offrir. Le sourire radieux que ce cadeau alluma sur ton visage avait valu l'effort !

Quand on arriva enfin à Asilah, Yassine se gara et nous pria de prendre tout notre temps pour découvrir les lieux, insistant sur le fait qu'il avait toute sa journée, et même sa soirée, et nous précisa qu'en attendant, il serait attablé au café d'en face si on avait besoin de lui. C'est donc avec l'impression d'avoir l'éternité devant nous que nous avons traversé les remparts de pierres et que nous nous sommes glissés hors du temps, dans cette vieille cité toute blanche aux allures de paradis sur terre. Mon souhait de déambuler dans la blancheur suave des étroites venelles de la médina se réalisait enfin. D'un seul regard, il m'était possible de voir que cet endroit était le joyau de poésie dont j'avais si longuement rêvé ! Alors, je profitais de chaque image saisie ; mon regard étant surtout attiré par les dessins luminescents et changeants que le soleil traçait sur les murs à l'aide de ses rayons. J'étais éblouie par cette pureté, par ce silence, par ce calme, par cette sérénité ambiante… Et puis, au détour d'une ruelle, nous avons trouvé une série d'oeuvres d'art pistachées de couleurs éclatantes s'animant directement sur les façades des maisons. J'expliquai alors à ton père que ces oeuvres éphémères étaient appelées communément du « Street Art ». Comme s'il s'agissait d'une immense toile vierge que l'on repeignait chaque année lors du festival d'été *Moussem,* la cité se transformait en atelier de couleurs à ciel ouvert. Cet événement mettait à l'honneur tous les arts, que ce soit la poésie, la littérature, le chant, la musique, la danse, les arts plastiques… Cet endroit de contrastes nourrissait amplement l'imaginaire de l'artiste en ta mère. Je n'étais donc pas surprise que l'on dise que créateurs de tous rangs et de toutes nationalités trouvaient ici grâce et inspiration…

Et nous sommes tombés subitement sur un groupe de musiciens très dynamique qui s'adonnait à ce qui me semblait être une improvisation musicale, mais qui était en fait – je l'apprendrai plus tard – de la musique *Gnawa*. Nous étions magnétisés par les rythmes effrénés de cette musique folklorique ainsi que par la frénésie qui émanait de l'expression corporelle de ces musiciens guérisseurs, qui s'agitaient follement dans l'espace en faisant tourbillonner les cordons accrochés au sommet de leurs bonnets. Ces musiciens ambulants captivaient vraiment ton attention. Ils éprouvaient une joie si palpable à faire de la musique que cette émotion nous était contagieuse! À un moment donné, l'un de ces chanteurs, au large sourire, te tendit un chapeau traditionnel et t'invita à danser avec lui sur un air endiablé. Quelques secondes plus tard, tu tourbillonnais avec moi et cet homme, alors que papa prenait des clichés du moment…

En plus d'être d'un ravissement pour l'ouïe et les pupilles, cette ville en était un pour tous sens confondus! Comme moi et ton père, tu semblais paisible et joyeuse, absorbée par cette douceur de vivre et emportée par ce mouvement de créativité, cette

éclosion de vie ! Séduite par tout ce qui nous entourait, tu disais aimer les chats qui en tous lieux sommeillaient, les maisons blanchies à la chaux aux jolies portes bleues, les échoppes de tapis berbères aux motifs de losanges, celles de babouches, de bijoux et coraux… Dans tes mots, devant toutes ces choses, tu t'exclamais : « Wow, regarde ! ». Partout, des artisans de rue nous montraient leurs oeuvres, nous entraînant dans leurs univers propres…

Et je dois avouer que, au début, je croyais que ces individus cherchaient principalement à se faire quelques sous et cela ne me choquait guère. Mais le fait est qu'ils cherchaient surtout à établir un lien, à bâtir un pont, à créer une vraie rencontre, autrement dit.

La preuve de cela arriva quelques détours plus loin, alors que je pénétrais l'enceinte d'une petite boutique dont la marchandise à franges débordait joyeusement, s'étalant jusqu'au milieu de la ruelle. Tapi dans cette caverne d'Ali Baba faiblement éclairée, le vendeur, assis à même le sol au beau milieu de ses montagnes de kilims, sirotait *len-te-ment* l'ambre liquide contenu dans son minuscule verre à thé.

Ce dernier nous accueillit avec grande gentillesse. J'étais si emballée – ces joyaux berbères ayant toujours exercé leur fascination sur moi – que je me suis mise à tournoyer autour du vendeur qui déroulait au sol tous les tapis que je lui désignais. Comment choisir parmi tant de couleurs et de motifs ! Avec patience et fierté, il me les présentait un à un, me parlait de leur histoire individuelle, de leur provenance, de leurs fabricants, de ce que signifiaient leurs dessins. Et quand on en est venu au prix, il a fait ses calculs et a annoncé ce que je lui devais. Je m'attendais à négocier, comme la coutume le veut, mais il m'a poliment souligné ne pas être un grand fervent des négociations. En ce qui le concernait, son prix était juste pour lui comme pour nous. Sans insister, j'ai quitté la boutique, le pensant simplement bon comédien et m'attendant à ce qu'il surgisse dans la rue pour nous rattraper afin de rectifier son prix. J'entendais déjà sa voix nous déblatérer le classique :

« mais pourquoi ne pas en discuter autour d'une tasse de thé à la menthe ? ». Mais non… Rien de tout cela ne se produisit. Et lorsque je suis revenue dans sa boutique, un peu honteuse, voulant vraiment ramener chez nous quelques-uns de ces trésors, je suis tombée sur un homme qui ne nous attendait pas, finissant tranquillement son thé, tout en repliant avec attention les nombreux tapis que j'avais voulu voir de plus près. Il était clair que ce Marocain était fier de sa boutique, de ses racines, de ses traditions et qu'il avait voulu nous faire apprécier sa culture, nous faire prendre conscience de toute sa richesse. Nous faire comprendre que ses tapis traditionnels ne sont pas une banale marchandise que l'on achète à rabais puis jette sans remords après usage, que des artisans les ont tissés à la main, y ont mis un savoir ancestral, quelques gouttelettes de leur sueur et surtout, une part généreuse de leur cœur. Comprenant cela, je me souviens lui avoir tendu les billets avec respect, geste qui sembla le toucher et avoir plus de valeur que ces derniers. Car, en effet, il avait laissé choir les billets sur le comptoir sans même les avoir comptés et était allé, de ce pas, nous emballer minutieusement nos achats.

Une autre preuve de cette volonté qu'ont les Marocains de tisser entre nous une passerelle de rencontres se produisit tout juste après être sortie de la boutique de tapis. Puisqu'il n'y avait aucune automobile et aucun autre danger apparent, nous te laissions explorer la cité ; tu y vagabondais sans nous tenir la main, ce qui n'était pas encore dans nos habitudes de parents surprotecteurs. Tu goûtais pour la toute première fois à une liberté et à une indépendance qui semblaient beaucoup te plaire. Ainsi, tu sillonnais

les ruelles en souriant à tous et à tout. À la croisée de deux venelles, une fillette apparut et fonça droit sur toi. Une seconde plus loin, tu étais déjà dans ses bras et nous vous suivions avec une curiosité amusée… Jusqu'à ce que l'enfant franchisse en douce la porte d'une demeure, y disparaissant avec toi. Étions-nous inquiets ? Pas vraiment. Nous étions plutôt charmés par la scène. Et nous avions pénétré, à notre tour, dans la maison surannée. Des bruits de pas en provenance de l'escalier menant au sous-sol nous firent vous retrouver. Dans la cave chaude, plusieurs hommes et enfants étaient rassemblés dans une pièce sombre où un four ancestral cuisait du pain. Le visage de ces gens semblait recouvert d'une fine couche de suie, mais je me souviens que ces habitants nous souriaient tous gentiment. L'homme qui s'occupait du four était sur un plateau plus bas que les autres et tendit un morceau de pain chaud à la fillette, qui elle, te l'offrit.

Tu goûtas le pain en disant « miam ! ». Et tous éclatèrent de rire en s'échangeant des regards de complicité. Ce moment ne dura que quelques secondes et, pourtant, je m'en souviens encore. Sans ne rien attendre en retour, cette petite Marocaine t'avait prise avec tendresse et candeur et t'avait amené chez elle pour t'offrir un petit morceau de son monde, de son cœur, une parcelle de vie.

Après ce beau moment de partage, nous avons pris une très étroite ruelle, qui semblait pouvoir nous mener vers le point de vue le plus prisé de la ville, ce monument repère d'Asilah : le cimetière au bord de la mer. Je dis « semblait », car les ruelles sans nom nous donnaient surtout l'impression de nous promener dans un labyrinthe et d'avoir perdu tout repère… Et c'était d'ailleurs cette douce confusion qui faisait le charme fou de ce petit paradis balnéaire. En me rapprochant de notre destination, j'aperçus vaguement, au loin, une sombre grappe d'individus. L'image se précisa à mesure que nous avancions. C'était, en fait, un groupe de jeunes gens. Certains étaient assis sur un rempart, les bras croisés sur la poitrine ou fumant, d'autres s'avançaient vers nous. Je fus frappée par l'attitude provocatrice de ces jeunes adolescents vêtus de vestes de cuir noires, qui se rapprochaient

rapidement de nous, en nous regardant fixement. Un frisson parcourait mon corps sans trop savoir pour quelle raison exacte. L'expression du visage me semblait menaçante, sans doute à cause des sourcils si noirs et si épais qu'ils ressemblaient presque à des sabres. Pourquoi cette meute se dirigeait-elle vers nous avec cet aplomb dans le regard et dans le pas ? Ton père sentit la panique intérieure m'envahir et me chuchota de garder mon sang-froid, qu'il n'y avait rien à craindre. C'était du moins son point de vue.

Les jeunes étaient maintenant très proches de nous et tous leurs regards se braquaient maintenant sur un seul point : toi ! J'étais terrorisée ! Je me souviens t'avoir saisi le bras aussitôt pour te serrer sur moi. On se tassa contre le mur, essayant presque de nous y incruster, pour laisser passer cette vingtaine d'individus qui arrivaient à nos côtés. Mais ceux-ci s'arrêtèrent net devant toi et le premier de la file s'agenouilla pour être à ta hauteur. Et c'est là que quelque chose d'inattendu se produisit. Un à un, ils s'agenouillèrent ainsi et déposèrent sur tes joues et à la cime de ta tête de tendres baisers. Dans la mêlée, il y avait aussi quelques jeunes filles. Celles-ci étaient particulièrement joyeuses, chaleureuses et

souriantes, et elles tourbillonnaient dans leurs jolies robes de cotonnade à motifs colorés. Je tentai un compliment dans leur langue à l'égard de leurs vêtements fluides. À leur tour, elles nous complimentèrent sur toi, je crois. Et on nous souhaita la bienvenue, je pense… Finalement, on essaya de baragouiner encore quelques mots de gentillesse avec eux, avant de les regarder s'éloigner dans ce filet de brume qui avait recouvert l'espace depuis peu. Nous les avions suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent complètement de notre champ de vision, comme une songerie…

En poursuivant notre chemin vers le cimetière, ton père et moi, nous nous regardions sans parler, le sourire aux lèvres, l'oeil brillant, ébranlés, connectés, profondément heureux et amoureux. On se comprenait. Nous savions que nous venions d'échanger une fois de plus avec le Marocain, que nous avions partagé avec notre prochain. Que d'autres barrières s'étaient effacées, avaient sombré… Et d'ailleurs, au même moment que ces pensées traversaient notre esprit, nous émergions des remparts de la vieille cité et prenions la *Krikia,* cette jetée qui s'avançait dans la mer… En silence, nous progressions sur ce balcon de pierres, qui nous offrait un point de vue majestueux sur l'océan Atlantique qui

valsait dans la brume. Sur les bas murets du balcon, plusieurs personnes étaient assises et méditaient sur la magnificence des alentours. Nous étions vraiment submergés par toute cette beauté, immergés par cette sensation de plénitude inégalée… Quel sentiment grisant que celui d'être fondus à ces familles, à ces couples de jeunes gens, à ces petits groupes d'amis, qui me semblaient maintenant faire partie de toute cette magie ! Moment d'une telle harmonie où nous faisions un avec l'univers et où l'univers faisait un avec nous…

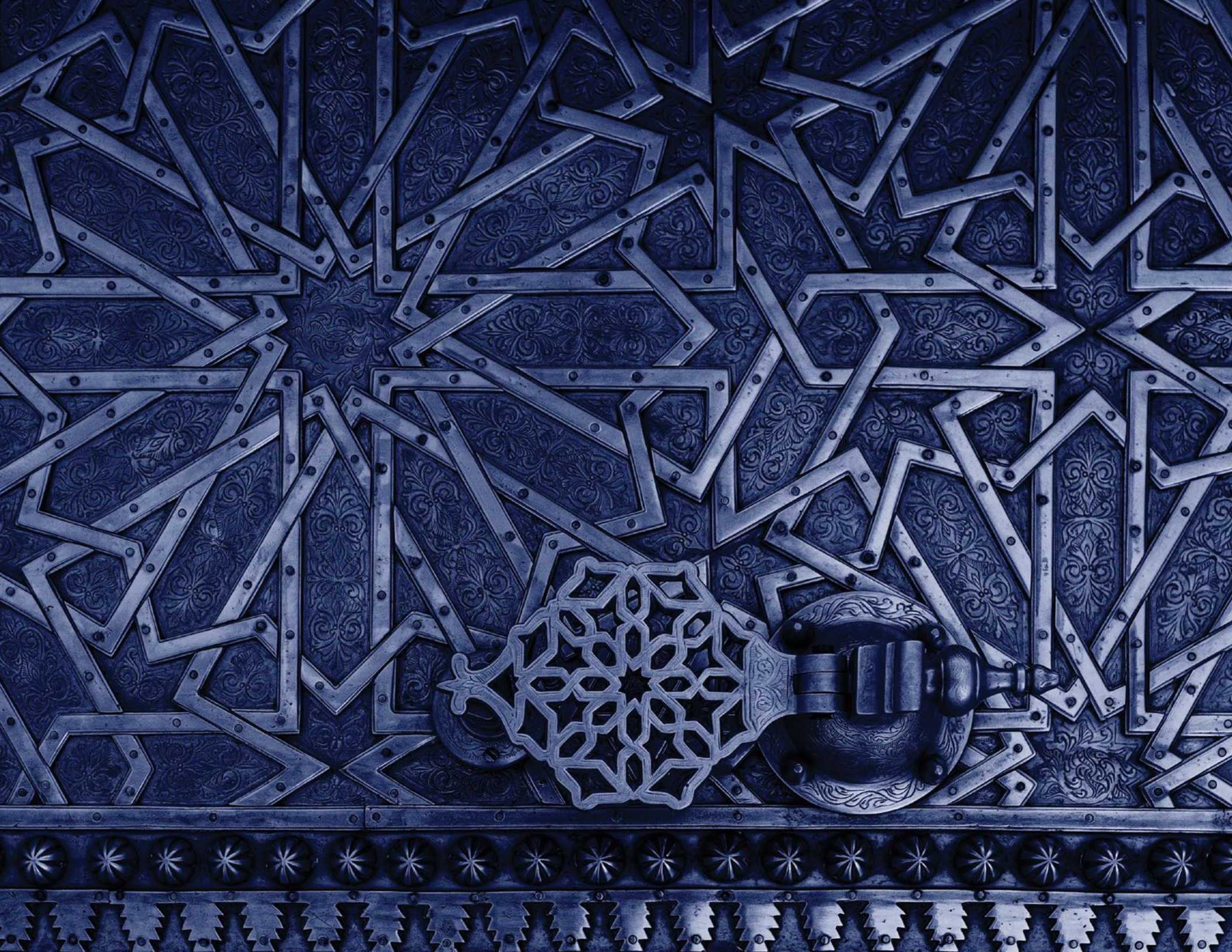
Et, si devant, il y avait l'infini… À notre droite, le paysage était tout aussi inouï ! En effet, tout en bas se profilait la coupole blanche du fameux cimetière composé de ses pierres tombales rectangulaires complètement enchâssées dans le sol lumineux et recouvertes de mosaïques en céramiques couleurs ciel, terre et forêt… Je me souviens m'être longuement recueillie sur le camaïeu de ce tableau pieu, abîmé par le vent et l'écume de la mer… puis m'être retournée complètement pour m'extasier devant les remparts de pierres qui s'élevaient en ceinturant, de ses bras possessifs et dorés, la suave silhouette de la cité et ses demeures immaculées. Ces dernières étaient percées, ici et là, d'ouvertures gracieuses en forme d'arc, et quelques sublimes *loggias* s'y accrochaient. Merveilleux ! Si merveilleux !! Notre esprit, lui, s'accrochait aux mouvements incessants des vagues qui ponctuaient leur époustouflante chorégraphie contre les remparts de la cité. D'immenses gerbes d'écume fusaient alors vers le ciel, comme une symphonie de feux d'artifice liquides ! On se serait cru soulevés par des émanations de divinité ! Je me questionnais sur l'existence réelle d'un tel instant de noblesse et de perfection. Si… Il était clair que nous nagions en pleine rêverie, là, tous les trois, auréolés d'amour et de sérénité…

Avec la première prière du jour et le vague souvenir d'avoir sombré dans le sommeil avant la fin de l'histoire, je me réveille. Je sors immédiatement sur le balcon pour assister à ce défilé sonore et, du même coup, au spectacle fabuleux des lueurs de l'aube se pointant à l'horizon. Je respire l'air pur qui m'arrive des montagnes par bouffées fraîches, l'arôme des épices qui en parfume quelques molécules… Puis, je goûte l'odeur planante du pain chaud cuit au four traditionnel – en ayant une douce pensée pour la fillette d'Asilah –, celle de la crêpe marocaine qu'on nous servira sans doute au petit-déjeuner et celles, encore plus alléchantes, des pâtisseries arabes et de sa friture dorée, fleurant bon le miel dégoulinant, les amandes grillées, l'essence de fleurs d'oranger. Et enfin, je respire celle, envoûtante, réconfortante, omniprésente, du thé à la menthe que l'on a laissé longuement infuser… Cette journée s'annonce merveilleusement paisible, me dis-je, le cœur tout grand ouvert à ce que ce pays a encore à m'offrir. Les moments exquis ne sont certainement pas terminés. Aujourd'hui, d'ailleurs, nous prévoyons ajouter une pierre à notre chapelet d'aventures en nous éloignant un peu du cœur de « la perle bleue du Maroc » pour nous rendre à une chute en forêt, dans le village d'Akchour, qui est, paraît-il, une véritable émeraude enfouie dans la nature. S'y baigner tout l'après-midi pour ensuite étendre une natte aux abords de son bassin, afin d'y déjeuner en famille, sera sans doute très plaisant. Et la

semaine prochaine, nous irons découvrir, avec Amira et sa mère, la ville « opale-blanche » d'Essaouira et celle « aventurine-rose » de Marrakech… Je sais déjà qu'en traversant tous ces paysages de pierreries, je traînerai désormais les pieds… Pour ralentir le temps… oui, bien évidemment… Mais aussi pour prendre de ce temps pour ajouter de l'émail à mon éternel carnet voyageur… Pour le mettre aux parfums de mes découvertes… Pour que rien ne dérive… Pour que tout demeure éternel, fossilisé. Mais surtout, pour retarder la fin de ce conte éveillé…

D'ici là, je clame haut et fort, du haut de mon petit balcon accroché au sommet du Rif : vive le Maroc ! Vive la vie…

Mathilde Labelle-St-Amour



La dorure est une technique visant à rehausser les objets d'art, de culte ou précieux, en les recouvrant d'or. Elle est connue depuis l'Antiquité, notamment en Égypte antique. Ce métal était le seul, à l'époque, qui avait la particularité de ne pas s'oxyder. Il était symbole d'immortalité, et donc, du divin.

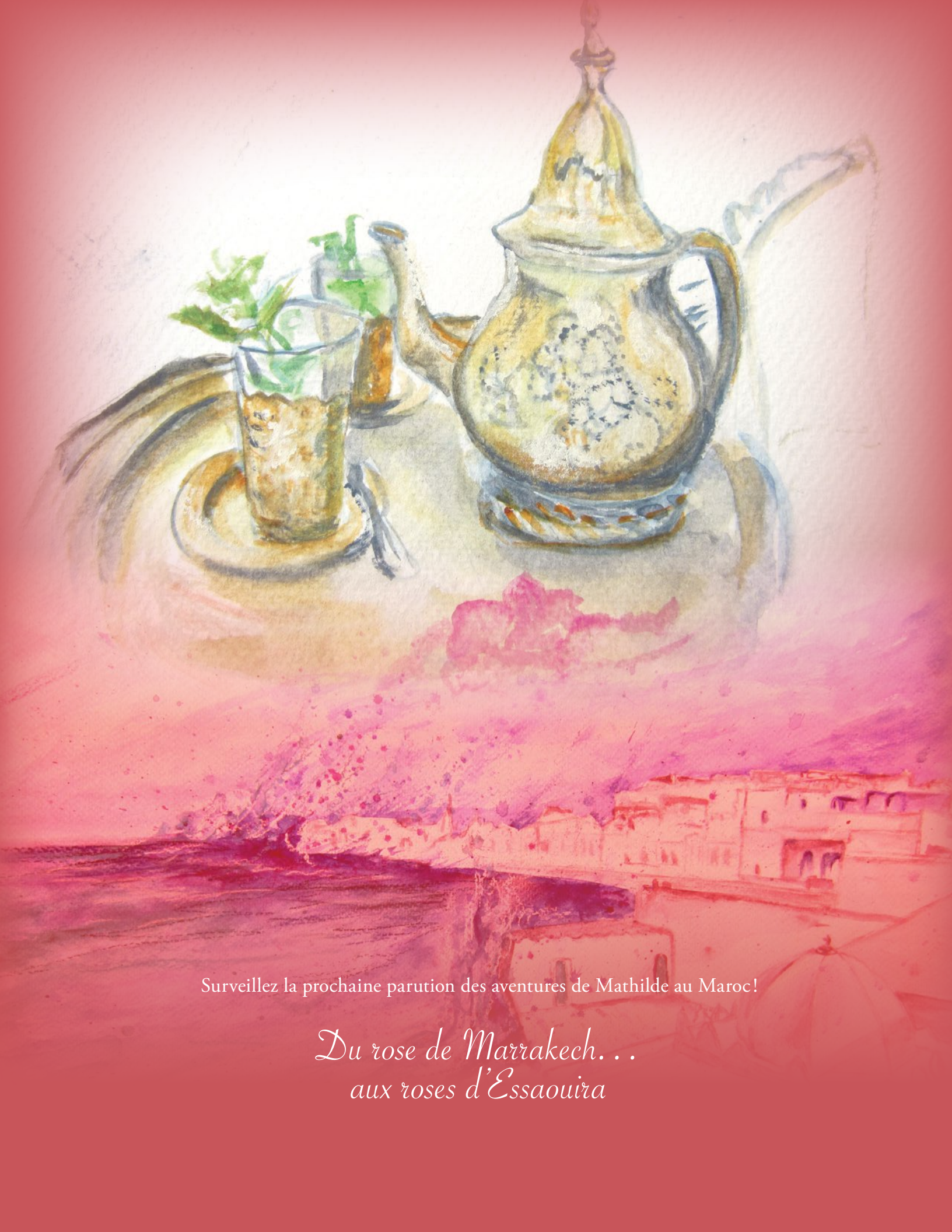
Chapitre dernier

Je coule sur nos pages, comme une dorure d'éternité, la flamme liquide d'un soleil qui tarde à s'éteindre ou à s'embraser

Merci, maman, d'avoir pris soin de conserver nos gouttelettes de mémoire dans de si jolis flacons. Le récit enchanteur de notre premier périple au Maghreb, que tu m'as si tendrement raconté un soir de magie à Chefchaouen, a su imprégner ses effluves dans mon imaginaire pour toujours… C'est un don rare que tu possédais, maman, que celui de savoir capturer l'éphémère pour le rendre éternel. Un don que tu m'as assurément transmis, car c'est ce dernier qui m'a permis de redonner vie, vingt ans plus loin, aux instants précieux de nos errances au Maroc, dont ceux vécus lors de notre tout premier voyage dans ce pays. Voyage que tu n'auras finalement pas eu le temps de coucher sur pages avant que la vie, elle, t'allonge… Il fallait que j'honore pour toi la promesse que tu avais faite à notre histoire pour qu'elle ne sombre pas dans l'oubli… Je t'aime et t'aimerai toujours. Tu peux t'abreuver à l'essence des mots d'amour que j'ai distillés au fil de mes pages voyageuses. Ce précieux élixir d'immortalité est bien le seul « présent » que je puisse t'offrir pour emporter avec toi dans ton prochain paradis. D'ailleurs, je me plais à imaginer celui-ci d'un blanc pur et luminescent, comme une douce histoire se déroulant dans notre merveilleuse cité d'Asilah…

Maintenant que je t'ai tout lu, laisse-moi prendre ta main, maman. Si tu le veux bien, nous allons faire semblant que nous sommes toujours sur la *Krikia,* avançant *len-te-ment* vers l'océan, à travers cette fine pellicule de brume en suspension qui dissout l'horizon comme elle dissout ma voix. Cette dernière te souffle, avec émoi, une tendre litanie, t'invitant à *te* dissoudre avec elle… Au bout d'un moment, nous nous retournons pour contempler la médina blanche qui se noie doucement dans le crépuscule… Tu fermes les yeux sur cette image rosie d'un soleil qui s'apprête à s'étendre. Douce agonie… Un léger sourire apparaît sur ton visage que mes pleurs recouvrent, tendres…

C'est fini…



Surveillez la prochaine parution des aventures de Mathilde au Maroc!

Du rose de Marrakech...
aux roses d'Essaouira

Grâce à un jeu de cache-cache enfantin, Mathilde découvre la cité bleue de Chefchaouen, vous invitant à y perdre aussi votre chemin…

Geneviève est une créatrice née. Depuis toujours, elle porte sur ce qui l'entoure, un regard à la fois doux et inquisiteur pour y déceler tous les détails qui témoignent de la splendeur d'être en vie. Elle contemple le monde et nous raconte avec un plaisir évident, et vite partagé, les merveilleuses histoires, réelles ou inventées, que lui chuchotent ses sens aiguisés. Dans ses textes délicatement brodés et remplis de charme, on capte une grande soif de l'Autre et le plaisir de découvrir sa culture… Geneviève magnifie le monde de sa plume agile et sensuelle. Lire sa prose, c'est entrer dans des univers de couleurs, d'odeurs et de textures. C'est voyager dans les oasis qu'elle imagine pour y passer ou y habiter avec elle. Elle a ce souci d'allumer la joie dans chaque être, petit ou déjà grand. Tout comme pour un thé d'exception, laissez doucement infuser la musique de ses pages, la chaleur de chaque mot se glisser dans votre esprit, et prenez le temps de savourer. Le bonheur et la joie vous gagneront doucement et ne vous quitteront plus…

Kim Francoeur

ISBN 978-2-9818995-0-7